

CAILLASSES

Laurent Gaudé



ACTES SUD - PAPIERS

LE CHCEUR DES HABITANTS DE LA VILLE. [. . .]

Caillasse,

Tu vas te battre,

Tu sais le faire,

Mais pas comme une bête,

Pas comme un voleur de ruines.

Les pierres, tout autour de toi, te parlent de nous,

De nos combats.

Tu vas te battre.

Et si tu te souviens de nous,

Si tu te souviens de tout,

Il y aura de la joie,

Le jour béni où,

En notre nom,

Caillasse,

Tu vaincras.

Né en 1972 à Paris, Laurent Gaudé est dramaturge, romancier (Le Soleil des Scorta, prix Goncourt 2004) et auteur de nouvelles. Toute son œuvre est publiée chez Actes Sud.

ACTES SUD ~ PAPIERS

ACTES SUD - PAPIERS
Fondateur : Christian Dupeyron
Editorial : Claire David

Dans le cadre de son Action Culturelle Théâtre, la SADC soutient l'édition de cet ouvrage.



Illustration de couverture :
© David Seymour / Magnum Photos (détail)

© ACTES SUD, 2012
ISSN 0298-0592

ISBN 978-2-330-15909-2

CAILLASSES

Laurent Gaudé

*Pour le peuple palestinien,
dans l'espoir que vienne bientôt le jour où il
embrassera à nouveau la paix et la liberté.*

*Un jour tu parcourras cette route. Retiens,
retiens les noms et ne t'inquiète pas si tu ne
retrouves pas tous ces villages. La plupart ont
été rasés. Ne t'inquiète pas, eux, ils te verront,
car ils sont encore là. La terre est obstinée...*

ELIAS SANBAR,
extrait du *Bien des absents*,
Actes Sud, 2001,
Babel n° 560, 2002.

PERSONNAGES EN SCÈNE

Farouk, le père d'Adila
Adila, la fille de Farouk
Meriem, la sœur de Farouk
Azried, le passeur
Fatima, une voisine de Farouk
Nazria, une autre voisine de Farouk
L'enfant des gravats

Le chœur des habitants de la ville :
Le chœur des hommes de la ville,
dont Homme 1, Homme 2, Homme 3, Homme 4, Homme 5
et l'homme au sac

Le chœur des femmes de la ville,
dont Femme 1, Femme 2 et Femme 3

Le chœur des exilés,
dont Homme 6

Le chœur des habitants de l'autre ville,
dont le jeune homme

I. LE PÈRE À TERRE

— scène 1 —

Un homme marche dans la nuit, suivi à quelques mètres par une vieille femme. La vieille s'arrête soudain.

MERIEM. Attends.

LE PASSEUR. Qu'est-ce qu'il y a ? (*Temps.*) Tu m'avais dit que tu tiendrais...

MERIEM. J'ai juste besoin de boire un peu...

LE PASSEUR. Tu avais dit que tu ne t'arrêterais pas, que tu ne boirais pas... (*Temps.*) J'avais raison : c'est dangereux, tu es trop vieille.

MERIEM. Ne t'énerve pas, regarde, voilà, je repars.

LE PASSEUR. Tu es lente, tu fais trop de bruit.

MERIEM. Mais je te paie le double.

LE PASSEUR. Tu veux mon avis ? Tu ferais mieux de rester là-bas. Personne ne fait le trajet dans ce sens.

MERIEM. Tu sais ce que disait ton père ?

LE PASSEUR. Ne parle pas de mon père.

MERIEM. A tous ceux qu'il a fait passer pendant toutes ces années, il disait : "Si vous voulez revenir un jour, ce sera gratuit."

LE PASSEUR. Je ne te rendrai pas ton argent si c'est ce que tu essaies de me dire...

MERIEM. Je ne te demande rien.

LE PASSEUR. Il disait cela parce qu'il savait bien que personne ne reviendrait. Je n'ai jamais aussi bien travaillé qu'aujourd'hui. Les

gens sont prêts à payer des fortunes pour partir. Il n'y a que toi qui veuilles revenir.

MERIEU. Tu te trompes. Je suis la première mais il y en aura d'autres. Nous serons dix, nous serons vingt, nous serons cent et nous voudrons tous rentrer chez nous.

LE PASSEUR. Chez vous, c'est nulle part. Le pays que tu as quitté n'existe plus. Tu verras, tu ne reconnaîtras rien.

MERIEU. Ma terre, même aveugle, je la reconnaîtrais.

Il repart. Elle suit.

— scène 2 —

Dans un appartement miteux, un vieux père est seul. Il boit un peu d'eau chaude parfumée à la fleur d'oranger en regardant la nuit dehors. Entre alors sa fille.

FAROUK. Tu ne dors pas ? (*Elle fait non de la tête.*) L'eau est encore chaude si tu veux...

Adila se sert.

ADILA. A quoi pensais-tu ?

Le vieil homme sourit et garde un temps le silence avant de répondre.

FAROUK. J'entends des cris la nuit.

Adila a l'air surprise.

ADILA. Des cris ?

FAROUK. Oui. Ce soir encore. Dans mes rêves. Toujours les mêmes... Je crois que c'est Meriem. (*Temps.*) Elle m'appelle.

Temps.

ADILA. Meriem n'est pas là...

FAROUK. Je sais ce que tu penses... Mais toutes les nuits, j'entends ses cris. Pas comme des visions. C'est là. C'est réel.

ADILA. Cela fait trente ans qu'elle est partie.

FAROUK. Je sais qu'elle est là, qu'elle approche. Je l'ai vue. Elle descendra bientôt des collines. Elle entrera dans la ville par la place de l'Ombre-du-Jour avec d'autres derrière elle, une foule entière. Je l'ai vue.

Temps. Adila a l'air navrée. Elle ne sait plus que dire.

ADILA. Père...

FAROUK. Ne me regarde pas comme ça. Je sais ce que je dis. Demain, j'irai l'attendre.

ADILA. Quoi ?

FAROUK. J'irai place de l'Ombre-du-Jour. Elle va venir. Elle me l'a dit. J'irai l'attendre. Est-ce que tu viendras avec moi ?

— scène 3 —

Dans les collines, le passeur et Meriem marchent. Soudain, le passeur s'arrête.

LE PASSEUR. Tu sais où j'ai vécu les vingt premières années de ma vie ?

MERIEM. Non.

LE PASSEUR. Dans un camp de réfugiés provisoire. Vingt ans. Le même. Il existe encore. Les tentes ont été remplacées par des murs. Les familles se sont installées. Des enfants naissent là-bas, chaque jour. Dis-moi : où est-ce que c'est chez moi ?

MERIEM. Au pays.

LE PASSEUR. Des bouches à nourrir. Voilà ce que les gens du pays verraient en nous s'il nous prenait l'envie de revenir.

MERIEM. Il ne faut pas penser comme ça.

Tout à coup, le passeur tend l'oreille.
